

## QUELQUES AUTRES SOUVENIRS DE GUERRE À LIGNIÈRES

Par André ROBERT

3 septembre 1939

Suite à l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, les gouvernements français et anglais déclarent la guerre à celle-ci.

Le lendemain, c'est l'émotion : les affiches de « Mobilisation générale » sont apposées, le tocsin tinte une bonne partie de l'après-midi de façon lancinante et démoralisante.

Beaucoup de gens qui étaient partis aux champs ainsi que des ouvriers, prennent connaissance du contenu des affiches puis rentrent chez eux. Certains mobilisables partiront dès ce premier jour, d'autres le second puis le troisième comme mon père. Ceux qui possèdent des camions sont mobilisés avec leur véhicule, par exemple André CATOIS qui part avec un petit véhicule Citroën et Henri CHOLIN, messenger et épicier, qui reviendra une quinzaine de jours plus tard mais sans son camion, conservé par les autorités militaires ; il sera libéré « à cause de son âge ».

Quant au premier, il restera chauffeur de son camion pendant cette « drôle de guerre », faisant la retraite, se retrouvant en zone libre et finalement, démobilisé en juillet ou août 1940, regagnant Lignières occupé avec son véhicule.

Mai, début et fin juin 1940

Le 10 mai 1940, c'est l'offensive allemande, la « drôle de guerre » est terminée. Dans la seconde quinzaine de ce mois, des camions chargés de militaires belges passent dans le bourg de Lignières, venant de Carrouges et se dirigeant vers Couptrain. Ce sera toujours ce même itinéraire pour les militaires et les réfugiés et ce, jusqu'au 17 juin.

Des camions de l'armée française ayant une mitrailleuse dirigée vers le ciel – sans doute de DCA – passent chargés de troupes.

Puis arrivent des réfugiés du Nord : ceux-ci sont en automobiles qui sont souvent recouvertes de matelas, soi-disant pour protéger des balles de mitrailleuses des avions. Ils sont peu nombreux et ne stationnent pas à Lignières.

Durant les jours suivants, ce sera un flux intermittent de réfugiés : d'abord des agriculteurs qui passent avec leurs grands chariots à quatre roues tirés par de gros chevaux boulonnais et chargés de toutes sortes de choses (machines à coudre, matelas, horloges, paquets de vêtements...) ; des personnes âgées qui ne peuvent sans doute pas marcher ou sont trop fatiguées, sont juchées sur ces chargements hétéroclites ; parfois un chien ou une cage à oiseaux sont attachés sous les chariots.

Quand ils passent à Lignières en fin de journée, certains couchent dans des granges ou des maisons inhabitées : de la paille est étendue sur le sol dans les coins et ces genres de « bas-flancs » servent de lits.

Le local réservé à la pompe à bras des pompiers reçoit aussi, chaque jour, plusieurs personnes.

Des véhicules militaires passent de temps à autre.

Puis les réfugiés sont à pied, avec des landaus chargés de leurs objets précieux, d'autres à bicyclette ou avec des voitures à bras transportant leur pauvre barda : ce sont les derniers malheureux à passer.

Un des réfugiés meurt près de La Plingère. Où fut-il enterré ? En tout cas pas à Lignières.

Certains jours, le convoi de réfugiés s'étirait depuis La Chauvinière jusqu'à l'entrée de la route de Carrouges.

La Commune de Lignières accueillera de nombreuses personnes originaires de l'Aisne, notamment de Saint-Quentin et ses environs.

Beaucoup de maisons inhabitées sont occupées par les réfugiés. Les familles DEBARD, PÉON, VALENTIN (ou FALENTIN) et bien d'autres, resteront peu de temps après l'arrivée des Allemands. D'autres comme les FERTÉ et les DOUBLET demeureront plus d'un an et le fils aîné

André BOUBLET se mariera à l'une des filles du Receveur des Postes de l'époque Monsieur HERPIN.

La famille FERTÉ habitait la maison actuellement occupée par Monsieur COULON. Quant à la famille DOUBLET, elle était logée à La Cornière chez Madame COUPRIT puis, un peu plus tard, au Gué.

Mardi 11 juin, la nuit est tombée. Soudain on entend un bruit de moteur d'avion. On sort de la maison et l'on aperçoit un appareil qui paraît en difficulté : il vient approximativement de la direction de Ciral ; des lueurs sortent et l'on distingue des crépitements. Il semble perdre de l'altitude puis disparaît, une grosse explosion se produit puis plus aucun bruit.

L'avion est-il allemand ? A-t-il lancé des bombes à retardement (il en était beaucoup question). C'était aussi une époque où l'on était peu familiarisé avec les avions... on le sera plus tard !

La nuit passe. Le mercredi matin, on apprend qu'un avion est tombé à La Boulardière, qu'il est anglais et qu'il en reste peu de choses. Il gît au milieu de la route, juste avant l'embranchement vers ce village ; les membres de l'équipage sont carbonisés. Il se dégage une drôle d'odeur de cette épave en grande partie brûlée, un parachute en triste état est accroché à une « raiasse » située dans la haie à proximité de l'épave, et une aile a été projetée par l'explosion près de La Bousse.

Cet avion fut gardé pendant quelques jours par des soldats français puis abandonné à son triste sort pour cause de retrait. Les Allemands occupant Lignièrès assurèrent la sépulture des restes des cinq aviateurs en les enterrant au cimetière à l'emplacement où ils sont actuellement.

Les croix en bois portaient l'inscription suivante :

« Hier Ruken 5 Englisch flieger »

« Ici reposent 5 aviateurs anglais »

La psychose s'installe : on voit partout des parachutistes allemands et des agents de la « cinquième Colonne », on raconte que d'autres parachutistes sont habillés en bonne sœur ou en curé et qu'il y en aurait parmi les réfugiés.

Bien sûr, ces informations ne sont pas fondées. Ainsi, les habitantes de Resné aperçoivent depuis leur fenêtre, dans le pré proche de la rivière, un parachute que semble abandonné sur l'herbe. Les gendarmes alertés ne trouvent à cet endroit ... que des pâquerettes !

Une nuit, les gendarmes à la recherche de parachutistes se présentent à Monnaie. La dame dont le mari est mobilisé panique : croyant avoir affaire à des parachutistes, elle tire sur la maréchaussée et fait un blessé.

A propos des réfugiés ayant séjourné à Lignièrès, voici quelques autres exemples : la famille RENARD avait plusieurs enfants ; une autre dont je ne me souviens plus du nom, était logée dans une maison inhabitée appartenant à Monsieur MAUGER, aujourd'hui maison de Jean-Claude ROBERT – contiguë de celle de son frère Eugène. Il y avait quinze enfants ! Une famille LEBLANC, arrivée en automobile, avait été recueillie quelques jours par la famille HERPIN avant de repartir continuer son périple. Les FERTÉ, rentrés à Saint-Quentin, perdront leur fils dans un accident provoqué par le dérapage sur la neige d'un véhicule militaire au cours du dur hiver 1944-1945. Les demoiselles FERTÉ, Edith et Reine, conserveront des attaches à Lignièrès où elles viendront souvent en vacances chez Lucien DELAUNE père. Quant à Monsieur VALENTIN (ou FALENTIN), il s'installera, au début des années cinquante, électricien à Lignièrès, il y deviendra chef de la musique.

Lundi 17 juin, des réfugiés passent à nouveau mais ils sont moins nombreux. Dans le courant de la matinée, des véhicules militaires français dont plusieurs chenillettes, stationnent à l'entrée de la route de Carrouges au niveau de la grange – actuellement maison Cédric GAUTHIER – jusqu'aux premières bâtisses à gauche en sortant du bourg. Les soldats sont absents, sans doute partis se rafraîchir.

Face à la boulangerie CATOIS – aujourd'hui maison de Madame OPHOFF – un officier qui tient son cheval par la bride, discute avec un groupe de femmes. L'une lui demande où se trouvent les

Allemands, s'il y a un danger, s'ils vont venir jusqu'ici ? L'officier répond : « Soyez tranquille, ils ne viendront pas jusque-là. ».

Au début de l'après-midi, on entend une mitrailleuse dans la direction de Joué-du-Bois.

Il est quatre heures quand une moto avec side-car, suivie d'une automitrailleuse à cocarde tricolore sur son arrière, passent à La Cornière et se dirigent vers le bourg. Le passager du side-car a la tête penchée et maculée de sang. Le conducteur, arrivé à ma hauteur, crie des paroles que je ne comprends pas.

Vers cinq / six heures, des groupes d'habitants de Lignières ainsi que des réfugiés venus aux nouvelles « par la TSF » jusqu'au café FRESNAIS, discutent de la situation face à la boulangerie CATOIS. Tout à coup, surgissent de la route de Carrouges deux « side-car » allemands suivis d'un char léger dont le canon se tourne vers l'attroupement ! Il est heureux qu'il n'y ait pas eu de militaires présents car on peut deviner ce qui se serait passé... Une croix noire se trouve sur le côté du char. Tous avancent sans s'arrêter et se dirigent vers Couptrain. Une femme, assise sur le banc devant le café Vital RICHER applaudissait, les ayant pris pour des Anglais !

Le lendemain matin passent de nombreux véhicules motorisés puis l'après-midi des troupes à pied qui traversent le bourg en chantant.

Lignières sera occupé les jours suivants par un détachement hippomobile. Ces militaires ne sont pas très nombreux. Ils feront bétonner quelques écuries pour leurs chevaux notamment celle de l'hôtel MERCIER – actuellement Musée du Pain.

Leur cuisine roulante est installée dans la cour de l'hôtel et les Allemands, répartis dans le bourg, viennent y chercher leurs repas. Ce sont ces soldats qui enterreront les aviateurs anglais.

Dans les jours qui suivirent l'arrivée des Allemands à Lignières, des soldats français – dont des Nord-Africains – errent dans la campagne, cherchant à échapper à la captivité.

A La Cornière, deux d'entre eux frappent à notre porte : après être entrés, ils nous expliquent qu'ils veulent gagner le sud de la France croyant que les Allemands n'y arriveront jamais. Ils nous demandent une carte pour se diriger ; n'en ayant pas d'autre, nous leur en donnons une de la Mayenne. Ils sont partis avec.

Le 19 juin, quatre soldats se présentent chez Monsieur FRESNAY – père de Georges – qui habitent L'Être-au-Roi, et demandent à être « camouflés ». Deux habitent dans l'Aisne, un est de Fécamp et le quatrième est Breton.

Après un repas, Monsieur FRESNAY leur propose de les garder pendant quelques jours pour aider à faire les foin et leur propose des vêtements civils.

Mais ne pouvant pas « planquer » les quatre, il n'en gardera qu'un, le Breton. Les autres partirent en civil en direction de leurs familles. Comme ils n'ont pas donné signe de vie après, on ne sait ce qu'ils sont devenus.

Quant au Breton resté à la ferme, il se nommait Louis TREUJOU et habitait près de Rosporden. Il restera à Lignières jusqu'à la Toussaint et rentrera chez lui sans problème, à bicyclette, et habillé en civil bien entendu ! Il correspondra avec la famille FRESNAY pendant un certain temps et périra dans les années 70 dans un accident de tombereau en recevant le chargement basculé à l'arrière.

Un peu après, je crois que c'était le 20 juin, quatre ou cinq soldats Nord-Africains font halte à La Boucherie. Ils ne veulent pas être fait prisonniers. Louis THÉBAULT leur donne à manger avant qu'ils ne repartent. Ont-ils réussi à demeurer libres ?

A la Cornière, chez Jacques CATOIS, maire de la Commune, un soldat originaire de Pau est hébergé durant près de quatre mois et travaille à la ferme. Monsieur ROYER, instituteur et secrétaire de mairie, lui procure des papiers de démobilisation, faux bien sûr ! Il rentrera chez lui sans encombre.

Quatre ou cinq jours après le passage des Allemands à Lignières, un soldat Noir, probablement sénégalais, et en vêtements militaires, arrive de Joué-du-Bois. Il demande aux personnes qu'il croise s'il y a des Allemands à Lignières. Comme il n'y en a plus, il est rassuré. Mais il a eu de la chance car en suivant la route... ! il aurait mieux fait de passer par champs et chemins, ce qui aurait été plus compliqué mais plus sûr... et la panique était là.

Il aurait peut-être dû essayer de trouver des vêtements civils mais à cette époque, en étant Noir...

Subsistent donc des points d'interrogation sur le « devenir » de plusieurs militaires passés par Lignièrès à cette époque bien difficile.

#### Dimanche 4 juillet 1943

Vers midi / une heure, un « Messerschmitt 109 » passe sur le bourg. Il paraît venir de Joué-du-Bois, se dirige vers Pré-en-Pail, et semble en difficulté ; son moteur a des ratés et l'appareil perd de l'altitude.

Il survole le domaine de Monnaie où il cherche à atterrir. Des buttes de foin sont montées dans le champ qui convient le mieux mais le pilote, sans doute paniqué, choisit plutôt l'espace contigu au grand hangar qui doit lui paraître idéal. Les fougères ont poussé et l'endroit est vert et engageant... masquant des blocs de pierre. A l'atterrissage, l'accident se produit : l'appareil heurte un obstacle et capote, se disloque et son moteur est à demi-sorti.

Le pilote est gravement blessé et perd son sang.

Une femme d'un hameau proche de la forêt a vu l'accident : elle se rend sur les lieux, donne les premiers soins et fait prévenir les autorités allemandes qui arrivent. Un officier la félicite et lui demande ce qu'elle souhaite comme récompense : elle choisit le retour d'un prisonnier de Saint-Calais-du-Désert. Ce qui se réalisa.

La dame et l'ancien prisonnier étaient encore vivants en 1994.

Quatre ou cinq jours plus tard, le service de récupération allemand est venu s'occuper de l'épave. Auparavant il avait traité un « B.17 – forteresse volante » abattu ce même 4 juillet à La Coulonche.

Ce « Messerschmitt » venait sans doute de participer à un combat aérien au cours duquel il avait été touché car son réservoir d'essence était percé et les douilles provenant de son canon de 20 mm étaient percutées...

-----

Précision sur les heures de l'époque (pendant l'Occupation) :  
« ancienne heure » = heure solaire, par exemple 10 heures ;  
heure allemande correspondante : 12 heures.

-----